

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

La Lamentable Tragédie de Titus Andronicus

Traduit par A. Markowicz

La Vie et la Mort du roi Richard II

Traduit par A. Markowicz

La Tempête

Traduit par A. Markowicz

Le Songe d'une nuit d'été

Traduit par F. Morvan et A. Markowicz

La Vie de Timon d'Athènes

Traduit par A. Markowicz

Troïlus et Cressida

Traduit par A. Markowicz

La Tragédie d'Othello, le Maure de Venise

Traduit par A. Markowicz

Macbeth

Traduit par A. Markowicz

Mesure pour mesure

Traduit par A. Markowicz

Hamlet

Traduit par A. Markowicz

Le Roi Richard III

Traduit par A. Markowicz

WILLIAM SHAKESPEARE

Comme il vous plaira

Traduit de l'anglais par
André Markowicz

Préface
Margaret Jones-Davies

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

PERSONNAGES

LE VIEUX DUC, *banni dans la forêt d'Ardenne.*

LE DUC FRÉDÉRIC, *son frère et usurpateur.*

ROSALINDE, *filie du vieux duc.*

CÉLIA, *filie du duc Frédéric.*

AMIENS, }
JACQUES, } *seigneurs de la suite du vieux duc.*

LE BEAU, *courtisan à la cour du duc Frédéric.*

CHARLES, *lutteur du duc Frédéric.*

OLIVIER, }
JACQUES, } *filis du défunt sir Roland des Bois.*
ORLANDO, }

ADAM, }
DENIS, } *serviteurs d'Olivier.*

PIERRE DETOUCHE, *bouffon.*

SIR OLIVIER GÂCHEFÊTE, *vicaire.*

CORIN, }
SILVIUS, } *bergers.*

WILLIAM, *paysan amoureux d'Audrey.*

PHÉBÉ, *bergère aimée par Silvius.*

AUDREY, *paysanne.*

HYMEN, *Dieu de l'amour.*

Des seigneurs, des pages, des forestiers, des serviteurs.

ACTE PREMIER

Scène 1

Entrent Orlando et Adam.

ORLANDO. – Pour autant que je me souviens, Adam, c'est sur ce coup de tête qu'il ne m'a légué par testament qu'un pauvre millier de couronnes, et, comme tu le dis, qu'il a chargé mon frère, en le bénissant, de bien m'élever : et voilà le début de ma tristesse. Mon frère Jacques, il l'établit à l'école, et la renommée de ses succès nous revient tout en or. Pour moi, il m'établit, bien rustrement, à la maison, ou (pour parler plus juste), il me tient à la maison sans rien pour m'établir : car appelle-t-on établir, pour un gentilhomme de mon sang, ce qui est tout pareil que de garder un bœuf à l'étable ? Il traite mieux ses chevaux, car, outre le fait qu'on prend soin de ce qu'ils mangent, on leur apprend le manège, et, à cette fin, on engage à grand prix des écuyers. Mais moi, son frère, je ne gagne rien sous son joug que de grandir, ce pour quoi ses animaux sur ses tas de fumier lui doivent autant que moi. Outre ce rien qu'il me donne avec tant d'abondance, le quelque chose que la nature m'a donné, sa conduite semble vouloir me le reprendre : il me fait nourrir avec ses valets de ferme, il m'interdit la place de frère, et, par

tous les moyens qu'il possède, il sàpe ma noblesse par mon éducation. Oui, Adam, c'est cela qui me fait de la peine, et l'esprit de mon père, dont je pense qu'il est en moi, commence à se révolter contre cet esclavage. Je ne le supporterai plus, même si je ne vois aucun remède sage pour m'y soustraire.

Entre Olivier.

ADAM. – Voici mon maître, votre frère.

ORLANDO. – Écarte-toi, Adam, tu verras la fête qu'il me prépare.

OLIVIER. – Eh bien, monsieur, que faites-vous ici ?

ORLANDO. – Rien : on ne m'a pas appris à faire quoi que ce soit.

OLIVIER. – Que défaites-vous, alors, monsieur ?

ORLANDO. – Fête-Dieu, monsieur, je vous aide à défaire ce que Dieu a fait, un pauvre et un indigne frère à vous, dans l'oisiveté.

OLIVIER. – Fête-Dieu, monsieur, faites quelque chose de mieux, disparaissez.

ORLANDO. – Dois-je garder vos pourceaux, et manger des pelures avec ? quelle part prodigue ai-je dépensée, que je doive en venir à une telle pénurie ?

OLIVIER. – Savez-vous où vous êtes, monsieur ?

ORLANDO. – Oh, monsieur, parfaitement : ici, dans votre verger.

OLIVIER. – Savez-vous devant qui, monsieur ?

ORLANDO. – Certes, mieux que celui devant qui je me trouve ne le sait, lui, de moi : je sais que vous êtes mon frère aîné, et selon la noble condition du sang, vous devriez savoir, moi, qui je suis. Le bon usage des nations vous accorde l'éminence sur moi, en cela que vous êtes le premier-né, mais cette même tradition ne me prive pas de mon sang, quand bien même il y aurait vingt frères entre nous. Je porte en moi autant de mon père que vous-même, quoique je reconnaisse que votre primauté vous place devant moi dans le respect qui lui est dû.

OLIVIER. – Comment, gamin ?

ORLANDO. – Allons, allons, mon frère aîné, ici, vous êtes trop jeune.

OLIVIER. – Tu veux porter la main sur moi, manant ?

ORLANDO. – Je ne suis pas un manant : je suis le plus jeune des fils de messire Roland des Bois, il a été mon père, et c'est un manant triple, celui qui dit qu'un tel père a pu engendrer des manants. Tu n'aurais pas été mon frère, je n'aurais pas ôté cette main-là de ta gorge aussi longtemps que celle-ci ne t'aurait pas arraché la langue pour t'être insulté toi-même.

ADAM. – Mes bons maîtres, un peu de patience, pour la mémoire de votre père, vivez en bonne entente.

OLIVIER. – Lâche-moi, je te dis.

ORLANDO. – Je vous lâcherai quand je voudrai : vous m’entendrez. Mon père vous a enjoint dans son testament de me donner une bonne éducation ; vous m’avez formé comme un paysan, obscurcissant et me cachant à moi-même toutes mes qualités de gentilhomme. L’esprit de mon père s’est affermi en moi, et je ne le supporterai plus : donc, autorisez-moi les exercices qui siéent au gentilhomme, ou donnez-moi la pauvre somme que mon père m’a allouée par testament, et, avec elle, je partirai chercher fortune.

OLIVIER. – Et qu’est-ce que tu feras ? tu mendieras quand tout sera dépensé ? Fort bien, monsieur, rentrez. Je ne veux plus que vous me dérangiez ; vous toucherez une part de votre vœu, et je vous prie de me laisser.

ORLANDO. – Je ne vous offenserai pas plus que mon bien ne l’exige.

OLIVIER. – Pars avec lui, vieux chien.

ADAM. – C’est ce « vieux chien », ma récompense ; et, certes, oui, j’ai perdu mes dents à votre service. Que Dieu protège l’âme de mon vieux maître, lui, il ne m’aurait pas traité ainsi.

Sortent Orlando et Adam.

OLIVIER. – Voilà donc où nous en sommes, on veut s’affirmer contre moi ? Je vous purgerai de votre bile, mais sans vous donner les mille couronnes – Holà, Denis !

Entre Denis.

DENIS. – Votre Excellence appelle ?

OLIVIER. – Charles, le lutteur du duc, n’est-il pas là pour me parler ?

DENIS. – Si cela vous agrée, il est ici à la porte, et il insiste pour être introduit auprès de vous.

OLIVIER. – Appelle-le.

Sort Denis.

Voilà un bon moyen : et c’est demain, la lutte.

Entre Charles.

CHARLES. – Bonjour, Votre Excellence.

OLIVIER. – Mon bon monsieur Charles ; quelles nouvelles nouvelles de la nouvelle cour ?

CHARLES. – Il n’y a pas de nouvelles de la cour, monsieur, si ce n’est les vieilles nouvelles : à savoir que le vieux duc est banni par son jeune frère le nouveau duc, et trois ou quatre seigneurs pleins d’amour se sont mis d’eux-mêmes en exil volontaire avec lui, et vu que leurs terres et leurs revenus enrichissent maintenant le nouveau duc, on comprend qu’il les laisse libres de partir à l’aventure.

OLIVIER. – Pouvez-vous me dire si Rosalinde, la fille du duc, a été bannie avec son père ?

CHARLES. – Oh non ; parce que la fille du duc, sa cousine, l'aime si fort qu'ayant été élevée avec elle depuis le berceau, elle l'aurait plutôt suivie dans son exil, ou serait morte de rester sans elle ; elle est à la cour, et non moins aimée de son oncle que sa propre fille, et jamais deux dames n'ont aimé comme elles font.

OLIVIER. – Où vivra le vieux duc ?

CHARLES. – On dit qu'il est déjà dans la forêt d'Ardennes, et beaucoup d'hommes en fête l'accompagnent ; là, ils vivent comme le vieux Robin Hood d'Angleterre. On dit que bien des jeunes gentilshommes affluent auprès de lui de jour en jour et qu'ils coulent un temps sans souci comme on l'a fait à l'Âge d'Or.

OLIVIER. – Eh bien, vous luttez demain devant le nouveau duc.

CHARLES. – Fête-Dieu, certes, monsieur : et je suis venu vous mettre au courant d'une certaine chose. On m'a donné à comprendre en secret, monsieur, que votre jeune frère Orlando a l'intention de venir déguisé pour essayer de me faire tomber ; demain, je lutte pour mon crédit, et celui qui m'échappera sans un membre brisé s'estimera heureux. Votre frère est trop jeune et tendre, et, pour l'amour de vous, il me répugne fort de le vaincre, comme je le devrai pour mon honneur, s'il vient me défier : voilà donc pourquoi, par amour pour vous, je suis venu vous le faire savoir, de telle sorte que vous puissiez, soit l'arrêter dans son dessein, soit fermer les yeux sur toute disgrâce qui pourrait lui venir, en ce sens qu'il l'aura cherchée lui-même, et complètement contre mon gré.

OLIVIER. – Charles, je te remercie de ton amour pour moi, dont tu verras que je le récompenserai de très bon cœur. J'avais remarqué moi-même cette intention de mon frère, et, en sous-main, j'ai voulu travailler à l'en dissuader ; mais il est résolu. Je te dirai, Charles, que c'est le jeune homme le plus têtu de tout le pays de France, que c'est un être plein d'ambition, le rival envieux de toutes les qualités de chacun, un intrigant secret et fourbe contre moi-même, son frère naturel, et donc, agis comme tu le penses, moi, j'aimerais bien te voir lui casser le cou comme tu le ferais de son doigt. Et tu serais sage de prendre garde ; car si tu lui fais le moindre tort, il s'ingéniera contre toi par le poison, il te piégera par quelque moyen de trahison et ne t'abandonnera pas avant qu'il ne t'ait pris la vie par une voie détournée ou par une autre. Car je t'assure (et je te le dis presque les larmes aux yeux), je ne connais personne d'aussi jeune et d'aussi pervers autour de nous. Ce que je dis, je le dis comme un frère, mais, dussé-je le disséquer devant toi, moi, je dois rougir, et pleurer et, toi, pâlir et rester stupéfait.

CHARLES. – Je suis content de tout cœur d'être venu vous trouver ; s'il se présente demain, je lui paierai son dû ; si jamais il s'en retourne par ses propres moyens, jamais plus je ne lutterai en concours. Et que Dieu veuille sur Votre Excellence.

OLIVIER. – Adieu, mon bon Charles.

Sort Charles.

Maintenant, allons exciter le jeune mâtin. J'espère que je pourrai me défaire de lui ; car mon âme (et pourtant je ne sais pas pourquoi) le hait plus que tout au monde.

Pourtant, il a le cœur noble, il n'est jamais allé à l'école, mais il est instruit, ses manières sont pleines de noblesse, et je le vois adoré de chacun comme par enchantement, et, réellement, il est tellement porté dans le cœur du monde entier, et surtout dans celui de mes gens, qui le connaissent le mieux, que, moi, j'en suis déprécié d'autant : mais cela ne durera plus, ce lutteur me débarrassera de tout. Il ne me reste plus qu'à enflammer le gamin, ce que je m'en vais faire de ce pas. (*Il sort.*)

Scène 2

Entrent Rosalinde et Célia.

CÉLIA. – Je t'en prie, Rosalinde, ma douce cousine, aie l'âme en fête.

ROSALINDE. – Chère Célia ; je montre plus de joie que je n'en possède, et vous voudriez, vous, que je sois encore plus en fête : à moins que vous ne m'appreniez à oublier un père banni, vous ne devez pas m'apprendre à garder en mémoire le moindre plaisir hors de mesure.

CÉLIA. – Je vois donc que tu ne m'aimes pas de toute la force avec laquelle, moi, je t'aime ; si mon oncle, ton père banni, avait banni ton oncle, mon père le duc, et si j'avais toujours pu rester avec toi, j'aurais su apprendre à mon amour à regarder ton père comme le mien ; c'est ce que tu devrais faire, si la vérité de ton amour pour moi était trempé de la même droiture que mon amour pour toi.

ROSALINDE. – Eh bien, j'oublierai la condition de mon état, pour me réjouir de la vôtre.

CÉLIA. – Vous savez que mon père n'a pas d'autre enfant que moi, et n'en aura sans doute plus ; et, réellement, s'il meurt, c'est toi qui seras son héritière ; car ce qu'il a pris à ton père par la force, je te le rendrai par l'affection. Sur mon honneur, je le ferai, et si je viens à rompre mon serment, que je devienne un monstre ; et donc, ma douce Rose, ma Rose bien-aimée, aie l'âme en fête.

ROSALINDE. – Je l'aurai désormais, cousine, parlons d'amusements : voyons, que pensez-vous de tomber amoureuse ?

CÉLIA. – Fête-Dieu, je t'en prie, pour nous en amuser : mais n'aime aucun homme pour de bon, et ne pousse jamais trop loin l'amusement, afin qu'avec la garantie d'une rougeur toute pure, tu en gardes la jouissance, ton honneur intouché.

ROSALINDE. – Que sera donc notre amusement ?

CÉLIA. – Asseyons-nous, et moquons-nous de cette bonne matrone, la fortune, pour la faire tomber de sa roue, et que ses dons soient répartis avec plus de justice.

ROSALINDE. – Si nous pouvions y arriver : car ses bienfaits sont hautement mal placés, et cette aveugle généreuse se trompe au plus haut point dans les dons qu'elle fait aux femmes.